

Décoloniser et recoloniser le territoire martiniquais : la démarche émancipatrice des rastas dans *Les Mornes descendants* de Zakhyé

Alexandra Roch

Université des Antilles, Martinique

Résumé

Dans son roman *Les Mornes descendants*, Zakhyé présente une Martinique, dans les années 1980, colonisée, aliénée, en souffrance. Face à cette situation, certains Martiniquais choisissent la voie du rastafarisme comme philosophie et mode de vie permettant la décolonisation et l'émancipation de l'homme noir. En effet, dans le roman, un petit groupe de rastas à Bô Kannal cherchent à reprendre possession de la ville capitale en logeant à la périphérie de Fort-de-France. Ainsi, en quittant les mornes, cette communauté de rastas a pour objectif d'avoir plus d'adeptes et de mieux diffuser cet esprit de révolte face à Babylone. Cet article vise donc à analyser le processus de décolonisation des rastas à la Martinique dans le roman de Zakhyé, *Les Mornes descendants* dans les années 1980. Par ailleurs, cette étude s'intéresse à l'écriture de Zakhyé qui se fait instrument de contestation et décolonisation.

Mots-clés : rastafarisme, colonialité, émancipation, décolonisation, trauma, Martinique

Abstract

In *Les Mornes Descendants*, Zakhyé portrays a 1980s Martinican society marked by the long-lasting effects of colonialism, including alienation and suffering. In response to this condition, some Martinicans embrace rastafarianism as both a philosophy and a way of life in their quest for the decolonization and the emancipation of Black people. In the novel, a small group of rastas from Bô Kannal seeks to reclaim the capital by settling on the boundaries of Fort-de-France. By leaving the hills, this community aims to attract more followers and wants to widely share its spirit of revolt against "Babylon." This article, thus, examines the process of decolonization undertaken by the rastas in Martinique as depicted in Zakhyé's *Les Mornes Descendants*. Additionally, it explores Zakhyé's writing as an instrument of protest and decolonization.

Keywords: Rastafarism, Coloniality, Emancipation, Decolonization, Trauma, Martinique

Introduction

Les traumatismes de l'esclavage et de la colonisation sont partout perceptibles dans les sociétés postcoloniales. Ces pages historiques déshumanisantes ont laissé des empreintes terribles aussi bien sur l'espace géographique que sur les corps des sujets anciennement colonisés. Le corps souffrant, le corps aliéné, le corps en *blès*, le mal-être identitaire sont autant de symptômes qui témoignent du trauma de l'histoire à la Martinique. La chercheuse martiniquaise Patricia Donatien définit la *blès* comme :

Une maladie psychosomatique, une affection touchant autant le corps que l'esprit...L'esclavage ajouté à la colonisation ont tant enfermé les êtres humains dans un carcan de souffrance et de déni, et pour survivre, les individus ont développé progressivement une forme de renoncement, un refoulement, qui a engendré ce traumatisme fondamental²⁹.

C'est ainsi que selon la théoricienne des études du trauma Cathy Caruth, le trauma se comprend comme une blessure qui affecterait aussi bien le corps que l'esprit. Dans son essai *L'expérience inappropriable. Le trauma, le récit et l'histoire*, Caruth déclare que :

Le traumatisme semble être beaucoup plus qu'une pathologie, ou la simple maladie d'une psyché blessée : il s'agit immanquablement de l'histoire d'une blessure qui s'exclame, qui s'adresse à nous pour tenter de nous dire une réalité ou vérité qui n'est pas autrement disponible. Cette vérité, son apparition différée et son adresse tardive, ne peut pas seulement se relier à ce qui est su, mais aussi à ce qui demeure inconnu dans nos actions elles-mêmes et dans notre langage. (2023 : 6)

Cette définition du trauma est significative dans l'analyse et la compréhension du cadre spatio-temporel dans lequel évoluent les personnages

²⁹ Voir [L'esthétique de la blès dans la littérature caribéenne | Africultures](#), [consulté le 29 juillet 2025].

de la narration de Zakhyé dans *Les Mornes descendants*. Dans ce premier roman au titre oxymorique, Xavier Dufrenot, de son pseudonyme Zakhyé, met en exergue l'expérience traumatique des Afro-descendants mais aussi les stratégies de décolonisation et de recolonisation de ces derniers à travers le rastafarisme. La décolonisation intervient par une réappropriation de l'espace corporel et géographique conduisant à l'émancipation du sujet martiniquais. Dans sa réflexion sur l'œuvre de Frantz Fanon, Mathieu Renault définit le processus de décolonisation comme suit :

La décolonisation épistémique doit par ailleurs être distinguée de la réappropriation et du retournement du stigmaté (telle qu'il a pu, par exemple, être opéré dans le mouvement de la Négritude), de la revalorisation d'idées et arguments dévalorisants. Enfin, la décolonisation des savoirs ne se limite pas à la déconstruction du discours colonial ou critique des « savoirs colonisants », de savoirs qui ont participé à la légitimation, voire à la réalisation de l'entreprise coloniale. Décoloniser les savoirs signifie plutôt produire des variations sur les théories nées en Occident, les décentrer : en d'autres termes, les déplacer, les faire voyager au-delà de l'Occident – la question de leur retour n'étant pas moins capitale. En ce sens, théoriser la décolonisation épistémique signifie analyser les lois de transformation qui gouvernent la formation des « théories voyageuses » en situation (post)coloniale. (2018 : 3)

Cette approche de la décolonisation est essentielle afin de comprendre les attitudes choisies par les personnages dans le roman et de sortir du joug colonial et ainsi guérir du trauma transgénérationnel. *Les Mornes descendants* se passe dans l'un des quartiers de Fort-de-France, Rive droite Levassor, appelé communément Bô Kannal dans les années 1980. Une communauté rasta dans une fraternité caribéenne qui rend hommage à la mémoire de Bob Marley, suite à l'annonce du décès de ce dernier. L'autre partie de la population est concentrée sur les résultats des élections présidentielles françaises. L'intérêt du peuple martiniquais pour ces deux événements met en lumière la scission de la société

martiniquaise partagée entre assimilation et résistance vis-à-vis de la France hexagonale : une partie de la population tournée vers l'Europe et l'autre vers la Caraïbe. Dans une société martiniquaise encore marquée par les stigmates de l'histoire, ces rastas sont identifiés à des marginaux, des drogués, des rebelles au gouvernement français qu'il faut éradiquer rapidement. Malgré le statut de département obtenu le 19 mars 1946, Zakyhé, écrivain martiniquais, présente une Martinique empreinte de colonialité où les héritages de l'esclavage et de la colonisation engendrent des hommes et des femmes en *blès*. C'est à ce titre qu'au début du roman Jean-Claude Sinseaulieu, un jeune policier fraîchement revenu de la France hexagonale, endosse parfaitement son rôle de démantaleur des réseaux rastas sur l'île et présente tous les symptômes de l'individu en *blès*. Néanmoins, au fil du récit, Jean-Claude rebaptisé Zion pose un autre regard sur ces rebelles. Il comprend qu'il fait partie de cette longue lignée de Descendants de nègres marrons, premiers rebelles à l'institution esclavagiste et qu'il est intrinsèquement lié à ces rastas.

Cet article aborde aussi les répercussions du trauma historique sur le corps, l'espace et sa représentation dans l'écriture de Zakhyé. L'écrivain démontre comment le rastafarisme, mouvement philosophique créé dans les années 1930 la Jamaïque, peut être un cheminement vers la catharsis et amener au dépassement du trauma. Ainsi, *Les Mornes descendants* donne une voix aux rastas, ces marginaux de la société caribéenne, qui s'inscrivent dans une démarche d'émancipation. Dans une écriture postcoloniale, créolisée et poétique, Zakhyé interroge la société martiniquaise et invite à repenser l'espace géographique et corporel au prisme du rastafarisme qui remet en question l'assimilation à la société française.

Après une analyse de la représentation du trauma dans l'écriture de Zakhyé, l'étude démontrera que les rastas de Bô Kannal, dans une dynamique de décolonisation, repensent l'identité caribéenne. Leur démarche agit comme un antidote au traumatisme de l'histoire. Enfin, l'analyse s'intéressera également à l'écriture de Zakhyé comme un élément de décolonisation des savoirs qui lutte contre le trauma historique.

La représentation du trauma historique de l'esclavage et de la colonisation

Dans *Les Mornes descendants*, Zakhyé met en exergue le trauma de l'histoire coloniale qui impacte encore au 20^e siècle le territoire, le corps et l'esprit des Martiniquais. Dans son article intitulé *Histoire(s) et traumatisme(s) : l'infanticide dans le roman féminin antillais*, la chercheuse américaine Antoinette Marie Sol identifie les conséquences du trauma historique sur les descendants d'esclavisés³⁰ :

Tout trauma, qu'il soit personnel et/ou historique, inscrit la violence dans la psyché. Il en résulte une dérégulation psycho-biologique qui se manifeste par des symptômes tels que : dissociation, anxiété chronique, agression, aphasie, troubles identitaires, méfiance envers autrui, besoin de répéter le cycle victime-agresseur, fantasmes compensatoires, sentiment d'isolement et d'aliénation. (2008 : 968)

Cette théorie du trauma historique correspond à la *blès*, c'est-à-dire cette blessure émotionnelle, physique et psychologique qui apparaît chez les Africains transbordés et leurs descendants. Le dictionnaire encyclopédique de Désormeaux affirme que « la blesse ou blès est un syndrome créole difficile à traduire en

³⁰ « Aujourd'hui, plutôt que d'utiliser le mot esclave, les historiens et une partie de la société civile utilisent le terme esclavisé, justement pour démontrer ce processus de chosification auquel l'individu était soumis depuis son départ forcé d'Afrique jusqu'à son arrivée dans les Amériques. Il n'était pas esclave. Il était esclavisé ». Voir [De l'esclave à l'esclavisé - Editions Anacaona : Brésil, féminisme, décolonialisme](#), [consulté le 20 Janvier 2025].

termes médicaux occidentaux ». Si l'on s'appuie sur le dictionnaire créole de Raphaël Confiant,

Cette maladie touche essentiellement les enfants, surtout les très jeunes enfants, du nourrisson jusqu'à dix /douze ans. Elle se caractérise par des douleurs au niveau du thorax, du dos. En outre, l'enfant est faible, il a de la fièvre, il vomit, il maigrit... Certains parlent même d'un corps étranger à l'intérieur de la poitrine. Cette maladie est causée par un traumatisme. Cette maladie ne peut-être vue et soignée que par certaines personnes spécialisées, les médecins ne savent pas la diagnostiquer³¹.

Patricia Donatien-Yssa souligne à propos de cette maladie traumatique créole que :

L'esclavage ajouté à la colonisation ont tant enfermé les êtres humains dans un carcan de souffrance et de déni que pour survivre, les individus ont développé progressivement une forme de renoncement, un refoulement qui a engendré ce traumatisme fondamental, cette blessure inguérissable, ce mal existentiel que l'on appelle la *blès*. Intérioriser la conscience de la douleur, de la souffrance était pendant longtemps une stratégie de survie, une manière de se protéger et d'aller vers l'avenir. (2008)

Ces différentes définitions du trauma historique permettent de mieux comprendre l'altération du mode de pensée de certains protagonistes comme Jean-Claude Sinseaulieu, dans le roman de Zakhyé, qui est l'exemple même du personnage en *blès*. Le trauma du personnage se caractérise par une forme d'aliénation mentale accrue qui se vérifie par une dévotion pour la France hexagonale.

J'avais quitté le Havre. Je venais d'être muté en Martinique où j'allais embrasser avec ferveur le printemps antillais et découvrir le syndrome de Kingston. Chaque jour je bénissais le destin et mes supérieurs de m'avoir donné cette chance inouïe d'être en île. Ma loyauté à la police était indéfectible. (7)

³¹ Voir [Le premier dictionnaire du créole martiniquais](#), [consulté le 5 janvier 2025].

C'est ainsi que Sinseaulieu doit sa réussite et son ascension sociale à son séjour en France qui lui a permis d'être une personne respectable. Selon les mots de ce personnage, la France, la mère patrie lui a rendu son humanité et lui a attribué une certaine dignité et respectabilité auprès de ses compatriotes :

J'étais rentré au pays avec ma 205 GTI rouge que je garais fièrement devant chez mes parents les dimanches midi. J'imaginais les femmes dire que le garçon de Jean-Joseph avait obtenu son baccalauréat, puis était entré dans la police avant de revenir au pays. (*Ibid.*)

La *blès* de Sinseaulieu se manifeste dans la reproduction de la violence historique des colonisateurs envers les colonisés et se transmet de génération en génération. Le protagoniste lui-même émet une réflexion sur ce trauma transgénérationnel quand il dit :

J'obéissais à plusieurs siècles de morale reproduite dans le corps de mon père. Toute la police, tout le corps militaire n'étaient que le reflet de Jean-Joseph, son prolongement. L'utilisation de ma violence était celle qu'il avait subie avant moi et que j'avais intériorisée à mon tour. Mes descentes, mes prises, mes arrestations étaient toutes les siennes pour le maître. Les multiples opérations coup de poing que nous menions avaient toujours le même nom de code dans les talkies walkies grésillant : Babylone³² Un, Deux, Trois, et plus encore. Pour moi, il s'agissait de Papa Un, Deux, Trois et ainsi de suite. (13)

Par ailleurs, la violence qu'utilise ce policier afro-descendant envers son peuple illustre la dérive existentielle dont fait allusion Fanon dans *Peau noire, masques blancs* : « Il sera d'autant plus blanc qu'il aura rejeté sa noirceur, sa brousse [...]. Le Noir qui pendant quelque temps a vécu en France revient radicalement transformé » (Frantz Fanon, 1952 : 14–15). Dans le roman, cette violence

³² Dans le mouvement Rastafari, Babylone « est d'abord la figure de l'esclavagisme et de tous ceux qui y participent, activement ou passivement [...] ce refus de Babylone n'est pas uniquement un refus de l'esclavage négrier, c'est aussi le refus de tout esclavage mental, de l'injustice, de la non répartition des richesses, de l'oppression, de tout nationalisme, des guerres et du non-respect de la nature ». Voir [Doc // Burn Babylon : la spiritualité rastafari | Thérapie Ananke](#), [consulté le 20 décembre 2024].

transgénérationnelle se manifeste par le mépris et l'infériorisation des Afro-descendants :

L'assurance que j'allais puiser dans cette rectitude me faisait regarder d'un air méfiant, voire avec une certaine arrogance mes camarades de rue, voisins et cousins. J'avais appris à mépriser ces rebelles en devenir, ceux qui se faisaient exempter du service militaire, qui avaient quitté l'église de notre Seigneur pour se livrer à des rites païens [...] ils deviendraient ces hommes et ces femmes irresponsables, transgressant les lois de notre république, profitant du système pour mieux le rejeter, le manipuler. Moi, le fils de l'ancêtre dominé, j'étais là pour garantir l'exemplarité, la réputation du quartier : je serai le chantre de la réussite et de l'autorité face à cette bande de hippies qui chaque jour contaminaient l'esprit de la jeunesse martiniquaise. Ainsi, je donnais pleinement raison à cette éducation de coups de fouet en me mettant au service du droit. (13)

Cette citation témoigne du degré de la virulence psychologique sur le colonisé qui en guise de reconnaissance cherche à faire respecter les lois, les valeurs et la mentalité de la France hexagonale. L'Afro-descendant cherche à avoir l'approbation de ses « maîtres ». L'esprit de Sinseaulieu est tellement tordu par la violence du trauma historique qu'il souhaite se transformer pour ressembler au mieux aux Occidentaux. Le personnage de Jean-Claude Sinseaulieu incarne parfaitement la pensée de Frantz Fanon dans *Peau noire, masques blancs* qui montre qu'il y a chez le colonisé une dissociation entre le corps et l'âme. L'homme noir « existe » quand il s'éloigne de son propre corps, un corps méprisé, dénigré et rejeté.

Au-delà du trauma psychologique, Zakhyé dans *Les Mornes descendants* démontre que le trauma historique affecte également le territoire martiniquais. Les nombreuses phrases prononcées par le narrateur ou les rastas eux-mêmes témoignent de la situation chaotique de la Martinique. C'est comme si le territoire lui-même était aliéné. En effet, « La Martinique était souffrance comme une île

de Babylone en Caraïbe » (78). La comparaison montre une certaine forme d'incompatibilité spatiale entre la domination occidentale et l'espace caribéen. Cette citation met en exergue les conséquences du trauma historique sur la situation sociale, économique, politique de celle que l'on surnomme l'île aux fleurs. Zakhyé invite le lecteur par son écriture à sortir des clichés exotiques de cette île française dans le bassin caribéen et à se focaliser sur les véritables problèmes de la société martiniquaise. La Martinique est en effet dépeinte comme un territoire malade infecté par la pensée coloniale. La personnification de l'espace insulaire est un procédé utilisé pour mieux exposer non seulement la *blès* dans laquelle baigne le territoire mais aussi la relation de subordination et de dépendance vis-à-vis de la mère patrie, la France. « Je voyais la Martinique comme un enfant de la métropole, de notre patrie, la France » (65), déclare Jean Claude Sinseaulieu. Cette citation démontre que l'émancipation de l'Afro-descendant passe par une situation de conformisme. En effet, « être fonctionnaire », travailler pour l'État français représente le Saint Graal que les Martiniquais cherchent à obtenir par tous les moyens. Symbole de réussite sociale, de sûreté d'emploi, d'émancipation et d'épanouissement pour certains, travailler pour la fonction publique française est une fierté mais surtout une garantie d'augmentation du niveau de vie social. C'est pour cette raison que les Martiniquais « votèrent principalement pour Giscard le Grand Papa Blanc qui leur garantirait le maintien dans la grande France des départements. Un paternel qui leur fournirait plus de routes, plus de supermarchés, plus » (41). La *blès* comme syndrome colonial s'accroît dans cette relation paternelle ou maternelle qu'entretient la Martinique avec la France.

Le trauma touche l'espace des mornes qui constituent le lieu de la narration dans lequel évoluent les personnages. Loin de la ville, le morne est marqué par

cette violence historique de l'esclavage et est un espace de pauvreté, de misère et un lieu de survie. La « ti-case » d'Eliane témoigne de la détresse sociale :

La ti-case d'Eliane placée sur une dalle de béton lissé, facile à lessiver. Une cuisine sans mur mais abritée de la pluie se trouvait à l'entrée pour parfumer et donner de la dignité au lieu lorsque ça sentait le bon-manger. Une petite salle et une chambre exigüe venaient compléter la grande cabane. Derrière, à l'abri des regards, la femme se lavait de cette eau de pluie récupérée dans un large fût métallique acheté sur le port et adapté à sa nouvelle utilisation. Elle y plongeait une vieille casserole cabossée et luisante qu'elle utilisait pour s'arroser et se rafraîchir. C'est aussi dans ce petit carré qu'elle dissimulait ce pot de chambre jaune qu'elle allait verser en pleine nuit dans les rigoles arbitrairement fermées. (29)

Ainsi, pour échapper à la misère sociale, la conformisation aux valeurs occidentales est gage de réussite. La conformisation :

[...] se traduit par la présence – ou l'émergence – de normes et de modèles collectifs spécifiques. Au fur et à mesure qu'un système de communications et d'opérations s'établit entre plusieurs personnes, apparaissent aussi certaines uniformités dans leurs conduites, leurs opinions, leurs sentiments, leur langage même. Dans les groupes institutionnels ces modèles prennent la forme de coutumes auxquelles les nouveaux venus doivent se soumettre plus ou moins volontiers pour s'intégrer au groupe. (Jean Maisonneuve, 2011 : 32)

Dès son plus jeune âge, le père de Jean-Claude Sinseaulieu lui a appris l'amour pour la France hexagonale qui se manifeste par l'achat de produits français :

lui, enfant de l'esclavage, manifestait son amour en achat, en don. Un paquet de biscuit de France, une paire de chaussure imitation cuir, un cahier Clairefontaine qu'il posait sur la table en lâchant à l'un de nous : « ça c'est pour toi ! ». (9)

Il fallait se conformer, ressembler aux écoliers de la mère patrie. Dans la société martiniquaise des années 1980, l'Afro-descendant se conforme d'une part pour éviter d'être rejeté par le groupe dominant, et d'autre part pour réussir socialement. Ainsi, pour reprendre la réflexion du psychologue Solomon Asch,

le conformisme serait un suivisme dans lequel le sujet qui se conforme n'adhère pas au groupe, à la politique, à la mentalité dominante. Ainsi, il s'agit d'un conformisme par complaisance qui justifie l'attitude de Jean-Joseph, père de Jean-Claude Sinseaulieu qui « tenait à ne jamais entraver sa réputation d'homme droit auprès de tous les maîtres que la société avait remplacés par diverses figures administratives et commerciales » (9). Pour Stephanie Baggio, dans « La cognition sociale » :

L'individu ne souhaite pas entrer en conflit avec le groupe et adhère à ses positions pour "être tranquille". Cette forme de conformisme apparaît souvent dans des relations de pouvoir, lorsqu'un groupe cherche à dominer. Le conformisme a ici un but utilitaire. (2011 : 45)

Cette analyse de la société martiniquaise a permis de constater que la violence de l'esclavage et de la colonisation a engendré des traumatismes qui affectent aussi bien les protagonistes que le territoire dans le roman *Les Mornes descendants*. La blés dans laquelle se trouvent les personnages engendre aliénation, mal-être identitaire et plonge le territoire dans une détresse sociale. Si le morne est un espace de conformisme aux valeurs occidentales pour une réussite sociale, il est également un espace de résistance, donc un espace ambivalent que les rastas choisissent d'exploiter pour s'émanciper de la politique coloniale et par la suite investir d'autres lieux. Le rastafarisme est une voie choisie par certains Martiniquais pour décoloniser le territoire blessé pour mieux le recoloniser. Se libérer de la violence et du trauma est l'un des enjeux de ce mouvement philosophique et religieux né à la Jamaïque et qui s'engage dans l'émancipation du sujet caribéen.

Le rastafarisme : antidote du trauma historique

La recolonisation désigne le processus de récupération des différents espaces colonisés par l'ancien empire colonial français qu'ils soient géographiques, corporels ou culturels. Face aux différents traumas, les Afro-descendants tels que David, Eliane ou Roots choisissent de reprendre possession de leur espace corporel en adhérant au rastafarisme. Mouvement philosophique, religieux et culturel, le rastafarisme naît dans les années 1930 à la Jamaïque et intervient contre le colonialisme. Il « procède d'une idéologie fondée d'une part sur la revendication d'une supériorité du peuple noir sur les blancs, et d'autre part sur une revendication des origines africaines [...] ce mouvement associe donc une prise de conscience des séquelles de l'esclavage, un panafricanisme et une volonté du retour en Afrique » (Caterina Pasqualino, 2020 : 2).

L'acte de se renommer participe au processus de décolonisation et de recolonisation des sujets qui adhèrent au rastafarisme. En effet, les protagonistes choisissent des noms très symboliques comme « Roots », « Lion », « Zion » qui sont représentatifs de leur nouvelle identité et qui expriment clairement qui ils sont. Ces noms sont associés entre autres à la bible, à l'Afrique, à la nature et démontrent une philosophie de vie anti-hégémonique. Comme le précise la sociologue Valérie Boussard, « Ce nom est le symbole de sa singularité. Le nom exprime l'identité individuelle au sens où il traduit ce que la personne pense être et comment elle se définit. Pourtant, ce nom a aussi une autre face : il montre qui est la personne aux yeux des autres, il est une « carte de visite » (Valérie Boussard, 2021 : 21). Le fait de se renommer pour les rastas est un acte de différenciation mais aussi de communautarisme. Le rasta veut se démarquer et afficher ouvertement son rejet et sa résistance au colonialisme. De plus, il s'agit également de manifester la fierté de l'homme ou la femme noire et redonner une

dignité à ceux et celles qui sont rabaissés et subalternisés. Le terme « Ras » devant le nom des hommes comme « Ras Nya », « Ras Feel », « Ras Lion » signifie « Seigneur », « Prince », « Chef » (19) ; ce qui permet de véhiculer une image positive et la souveraineté de l'homme noir.

La récupération et la réappropriation du corps traumatisé s'inscrit dans le processus de recolonisation des espaces colonisés. Fanon explique qu'il y a une distorsion entre le corps et l'esprit chez l'être colonisé. Corps souffrants, violentés, sexualisés, dénigrés, méprisés, exhibés, le colonisé a été dépossédé de son propre corps. C'est ainsi que dans *Les Mornes descendants*, cette reconquête du corps se manifeste par une transformation du corps et notamment par le port des dreadlocks. C'est le cas de Ras Nya, un

agréé de philosophie, adepte du penser Walter Benjamin, porte des dreadlocks noires aussi longues que ses 32 ans. Sa voix possède cette double autorité qu'impose son savoir philosophique et rastafari. Sa connaissance babylonienne est dense comme le nuage de marijuana qui le cache derrière l'objet sacré... nul ne le comprend. Il est apôtre des premiers jours car il a fait de ses cheveux grenés-crêpus- la première couronne impériale de l'île. (18)

Les dreadlocks symbolisent la force et la résistance. Cette coiffure est synonyme de rébellion politique ouverte, de lutte contre la domination coloniale. C'est d'ailleurs pour ces raisons que la politique de la ville de Fort-de-France exige de « nettoyer et de raser des têtes » (13) car

ceux-là mêmes qui se laisseraient pousser les cheveux afro à la *Black Panthers*, puis longs, nattés et collés [...] ils deviendraient ces hommes et ces femmes irresponsables, transgressant les lois de notre République, profitant du système pour mieux le rejeter, le manipuler. (13)

Dans *Les Mornes descendants*, le rastafarisme permet d'agir contre le traumatisme de la *blès* et devient même un antidote à cette maladie créole. Les

rastas veulent « s’émanciper d’une identité encore marquée au fer du code noir » (57). Au-delà du changement physique, la décolonisation du sujet caribéen passe par la connaissance de soi et l’estime de soi : une émancipation de l’esclavage mental pour faire allusion aux mots du chanteur jamaïcain Bob Marley. Pour ce faire, Eliane, renommée Sister Maracudja, apprend à redécouvrir qui elle est à travers la lecture de philosophes et d’écrivains noirs afin de sortir des pensées imposées par le colonialisme. Le narrateur précise :

Eliane [...] eut en secret honte de sa jeunesse, qu’elle définit – elle avait trente-trois ans alors – comme antifanoniste. Elle rendit hommage à l’intellectuel anticolonialiste qu’elle lut sur le tard. C’est après les pages de *Peau noire, masques blancs* qu’elle décida de libérer son fils des chaînes que pouvait être une partie de son héritage. (37)

C’est ainsi que le processus de recolonisation s’intéresse à s’enrichir intellectuellement afin d’avoir une autre vision du peuple noir. Florelle, devenue Sister Lordy, a été élevée, éduquée selon les codes et les normes de la France et utilise l’éducation comme une arme anti-coloniale. L’éducation permet à ces hommes et ces femmes de penser le peuple noir différemment et ainsi valoriser les Afro-descendants :

L’éducation de Florelle avait été, elle, parachevée sur les bancs usés d’une université pro *Black Panthers*, éclairée par l’écoute de la station radio reggae et par les sermons poétiques de l’homme qu’elle aimait [...] La femme qu’elle était en train de devenir était aussi noire qu’Aimé Césaire, que Malcom, que la rebelle Davis, que la femme kidnappée dans un filet pour être vendue sur un marché. Florelle était noire, négresse, noire avec insolence, noire en *ragga* subjectif, en calypso, en mercredi des cendres, en amoureuse. (54)

Dans le roman, la décolonisation passe par une démarche individuelle avant de prendre une forme plus collective. *Les Mornes descendants* est un titre significatif qui démontre que la démarche individuelle de ces hommes et de ces femmes deviendra collective et que la résistance des mornes va investir de

nouveaux lieux comme la ville. Dès le titre, le lecteur comprend les objectifs des Afro-descendants et particulièrement des rastas qui veulent réinvestir leur espace géographique.

Dans la Caraïbe, le morne est utilisé pour faire référence à une colline aux sommets arrondis et aux pointes abruptes. Le site internet de l'UNESCO identifie le morne comme

une montagne accidentée [...] qui a été utilisée comme refuge par les esclaves en fuite, les marrons, au cours du XVIII^e siècle et des premières années du XIX^e. Protégés par les versants abrupts de la montagne, quasi-inaccessibles et couverts de forêts, les esclaves évadés ont formé des petits peuplements dans des grottes et au sommet du Morne. La tradition orale autour des marrons a fait de cette montagne le symbole de la souffrance des esclaves, de leur lutte pour la liberté et de leur sacrifice³³.

Dans le roman, le morne est un lieu ambivalent de conformisme mais également de résistance que les femmes maintiennent et transmettent. C'est d'ailleurs ce que Roots, un rasta, révèle à Sinseaulieu en disant :

Chez nous Jean-Claude, ce n'est pas l'homme qui transmet, c'est la femme. Ce n'est pas l'homme, c'est bien ta mère l'héritière, comme ta femme le sera, ta fille aussi ; et ta sœur l'est déjà. Elle savait et pourtant ne t'a rien dit. (92)

La décolonisation collective du sujet caribéen se manifeste par une résistance collective matérialisée par « un point noir [tatoué] sur la partie intérieure des biceps » (91). Le communautarisme constitue donc une démarche nécessaire pour affirmer le rejet de la violence coloniale comme le précise le narrateur :

Un tatouage que nous avons depuis notre enfance et auquel nous n'avons, Alexis et moi, jamais porté attention. Ce point difficilement

³³ Voir [Paysage culturel du Morne - UNESCO World Heritage Centre](#), [consulté le 20 janvier 2025].

discernable, d'un vert foncé, presque noir, de la taille d'une lentille, comme un grain de beauté. Ce point était en fait notre carte d'identité, notre code ADN, notre lien avec le monde. Il avait traversé les siècles et les générations. Il avait été produit par chaque mère, chaque femme l'avait fait à l'instar de la sienne et de sa grand-mère. Chaque enfant avait été le dépositaire de la revanche de ceux qui avaient sombré en mer, le témoin des suicides sacrificiels des grands Caciques qui se jetaient de la grande falaise pour que la chaîne de violence coloniale se brise. (91)

Après toute cette reconquête du corps dépossédé, les Descendants vont à la reconquête de la ville Fort-de-France, symbole de la colonisation. C'est ainsi que la recolonisation spatiale intervient par une migration des rastas et des Descendants vers le centre-ville de Fort-de-France :

Tous les soirs, aux abords du forum Frantz Fanon, les rastas se rassemblaient pour jouer une forme de reggae acoustique avec tambour, guitare sèche et flûte de bambou. Ici, Ras Feel vendait des dales, ces beignets sucrés, fourrés de riz au lait de coco parfumé d'un zeste de citron. Là, quelques jeunes freluquets tentaient le commerce de joints à dix francs, à peine plus gros qu'une paille et long comme mon p'tit doigt. Tout cela se passait dans le prolongement de la rue du commissariat, à cinq minutes à pied et pas plus d'un kilomètre de nos cellules. C'est pour vous dire que nous étions, eux et nous, arrivés à un degré de tolérance et d'acceptation à la limite de la camaraderie. (45)

La recolonisation se manifeste par la récupération des territoires colonisés. C'est dans cette dynamique que les rastas vivant dans les différentes communes de l'île migrent vers la capitale afin de reprendre possession de la ville coloniale. Le quartier Rive droite Levassor appelé communément Bô Kannal, situé à la lisière du centre-ville « devint la capitale et le lieu saint du rastafarisme martiniquais » (32). En investissant ces espaces, les rastas montrent ouvertement leur opposition à Babylone et répandent leur philosophie de vie. En effet, en quittant les mornes, cette communauté de rastas a pour objectif d'avoir plus d'adeptes, de

mieux dénoncer les œuvres de Babylone et de diffuser cet esprit de révolte et ce devenir-autre. Selon le narrateur,

Le mouvement anti-système en avait détourné plus d'un du lycée. Les premiers touchés étaient ces enfants de père inconnu, de voyageur parti à l'aventure en France, parieur de combats de coqs, Blanc de passage, parfois de béké zélé et dominateur, d'un mort au combat en Algérie, de cet homme à femme, d'un prisonnier et d'un intellectuel amnésique et bourgeois en devenir [...] La love-attitude, s'exprimant par love-man, love-sista, love-manman, love *manmays* (marmaille), love Jah et love-love... ils ne résistèrent pas et s'installèrent dans ce monde de félicité, jusqu'aux plus orthodoxes. *Man' Lèlène*, centenaire, s'y lova comme une évidence ; *Missié Albè*, l'instituteur, feignit de ne pas s'apercevoir que ses cheveux poussaient plus vite que son imagination. Le douanier Lefort ne sentit plus les odeurs de ganja que dégageaient les cigarettes qu'il fumait. (33)

Dans un premier temps les tentatives de décolonisation et d'émancipation des rastas sont infructueuses parce qu'il fallait « enrayer cette hémorragie [...et que] l'arrêt de votre mouvement peut se réaliser par la diminution de l'image, de votre image » (105) déclare le commissaire Manlais. Toutefois, au fil du récit, le lecteur découvre que cette lutte anti-babylone ne se limite pas à des Afro-descendants avec des dreadlocks. Roots révèle ce secret gardé de générations en générations que les rastas sont les dignes héritiers des marrons et que « derrière chaque Afro-descendant, il y a une part de cette révolte et rébellion. D'ailleurs, cette appartenance à cette descendance des marrons est matérialisée par un tatouage, un rond noir à l'intérieur du bras. Gardien de la mémoire et de l'histoire de la révolte du peuple noir, les rastas ne sont pas uniquement ces hommes et ces femmes portant des dreadlocks. La légende démontre qu'ils ont dû faire usage de stratégies de camouflage, se fondre dans la société afin de mieux diffuser leur esprit de résistance. Selon Rékète, un des Descendants,

L'île Martinique croule depuis longtemps sous le poids d'un secret que vous ignorez... Nous n'appartenons à aucun parti politique,

aucun mouvement connu et ne sommes à la solde d'aucun média ni groupe d'influence. Nous sommes la proie d'une chasse à l'homme qui dure depuis le dix-septième siècle. Nous sommes chassés pour les croyances que nous avons adoptées. Nous allons nous libérer. Nous souffrons des empoisonnements aux pesticides, de l'investissement des grandes richesses dans les industries polluantes. Nous sommes des cobayes. Après le crack, c'est toute une population qui a été mise à l'essai de substances variées... mais au fait pourquoi tout ce mal ? (137)

La décolonisation de l'esprit est la voie de résistance choisie par la population des mornes conduisant à leur émancipation. Afin de vaincre la traumatopie dans laquelle se trouve le territoire, les stratégies de décolonisation et la recolonisation de la Martinique doivent s'effectuer sur plusieurs niveaux : individuelle et collective, corporelle et spatiale, ouverte et fermée. Les aventures policières de Jean-Claude Sinseaulieu au cœur de la société martiniquaise l'ont conduit « à cette rencontre avec une mémoire familiale de la mémoire » (102). C'est ainsi qu'au-delà des rastas, il constate que l'esprit de décolonisation réside en chacun des habitants surnommés « Descendant ».

L'écriture comme thérapie à la blès : le territoire comme style d'écriture

La mise en récit de l'histoire des rastas dans la littérature francophone est quasiment inexistante. Les rastas sont des personnages secondaires souvent décriés par leurs compatriotes qui les perçoivent comme des marginaux, des délinquants, des hors-la-loi. Dans son roman *Les Mornes descendants*, Zakhyé a clairement exposé cette mauvaise perception du rastafarisme à la Martinique identifié comme le syndrome de Kingston. Toutefois, en donnant une voie/x aux rastas dans sa narration, l'écrivain souhaite apporter une nouvelle image de ces hommes et ces femmes que le système colonial s'acharne à violenter et à décrier. L'histoire de Rive droite Levassor inscrit l'œuvre de Zakhyé dans une dynamique postcoloniale puisqu'il s'agit « de voir le monde différemment depuis une

pluralité de perspectives incluant les acteurs de la marge du système international dont la voix, comme les priorités, sont traditionnellement rendues invisibles ou sont peu entendues » (Afef Benessaïeh, 2020 : 1). Zakhyé choisit de diriger son regard vers la dynamique des mornes martiniquais et des rastas.

À l'image des « Subaltern Studies » dont Gayatri Chakravorty Spivak est une figure pionnière, Zakhyé propose une relecture de l'histoire officielle de la Martinique à partir de voix plus populaires, donnant ainsi une visibilité aux résistants du système colonial comme les rastas et les femmes des mornes. Zakhyé tente de souligner le rôle joué par cette communauté de rastas et de Descendants des marrons dans la transmission de la mémoire caribéenne et l'émancipation du peuple noir. À travers ce récit, l'écrivain démontre que chez tous les Martiniquais et, au sens plus large, tous les Caribéens, résonne cette rébellion primitive que régénère Jean-Claude Sinseaulieu : « ma sœur, ma mère, Alexis, seul corps, celui des Descendants » (95). L'écriture de Zakhyé se soustrait des normes du roman classique et emprunte une esthétique littéraire similaire à celui du conte. Selon Jean-Georges Chali,

Le conte créole hérité de la tradition orale relève d'une pratique culturelle qui use de la stratégie et de la ruse comme principes fondamentaux de la liberté de parole mais aussi comme principes fondateurs de l'expression artistique. (2014 : 392)

En effet, le texte est parsemé d'extraits de chansons de Reggae et des Codes QR dans le récit qui renvoient systématiquement à une atmosphère musicale du reggae. Procédant de l'oralité, le lecteur est donc une partie intégrante de l'histoire et joue le rôle de la cour, de l'assistante. Il est invité à découvrir ou redécouvrir l'univers de ces personnes marginalisées. Cette esthétique littéraire renverse les canons établis et légitime la portée philosophique, spirituelle et musicale des rastas. Une relation affective se crée entre le narrateur et le lecteur

car la création littéraire se présente comme une entreprise d'émancipation culturelle et idéologique. La première des missions de l'écrivain semble donc être de déclencher chez les Antillais une prise de conscience par rapport aux conséquences de Babylone, et comme le dit le narrateur :

La Martinique des SUV, des grands-kay, des homes vidéo, des 40 % de vie chère, se réveillait au rythme de la vérité. La France métropolitaine et ses milliers d'exilés antillais venait de prendre conscience de ses racines caraïbes, de ses histoires fouettées. (137)

Comme une arme de décolonisation, le récit invite le lecteur à une introspection et à réfléchir sur la société dans laquelle il évolue. De plus, Zakhyé pousse le Caribéen à une certaine agentivité comme l'ont démontré les rastas et les Descendants dans le récit.

Conclusion

La décolonisation dans *Les Mornes descendants* permet au lecteur de se défaire des idées et des systèmes de représentation reçus. La retranscription de l'histoire des rastafaris permet de mettre en lumière les véritables enjeux de ce mouvement rastafari en provenance de la Jamaïque. En écrivant l'histoire des rastas du Canal Levassor, l'écrivain démystifie ces Afro-descendants qui œuvrent pour une reconnaissance de l'être caribéen en tant que sujet. Tout au long de ce récit, Zakhyé attire l'attention sur l'attitude pacifiste de ces derniers, perçus comme des personnes violentes. L'écriture des *Mornes descendants* s'inscrit aussi dans une dynamique de décolonisation qui se manifeste par les stratégies d'émancipation mises en place par les rastas et les Descendants afin de sortir du joug colonial. Cette action se vérifie à travers la démystification de la différence, donc les rastas, la connaissance de l'histoire, la lutte contre la discrimination. C'est ainsi que l'éducation et la connaissance de soi sont des armes importantes dans le processus de libération et d'affranchissement du colonialisme. L'écrivain

martiniquais Zakhyé invite à voir la démarche émancipatrice des rastas comme une source d'inspiration pour les Caribéens.

Bibliographie

Baggio, Stéphanie (dir.), « La cognition sociale », *Psychologie sociale. Concepts et expériences*, De Boeck Supérieur, 2011, pp. 45–65.

Benessaïeh, Afef, « La perspective postcoloniale. Voir le monde différemment », Dan O'Meara et Alex McLeod, (dirs), *Théories des relations internationales : contestations et résistances*, Montréal, Athéna/Centre d'études des politiques étrangères et sécurité (CEPES), 2010 pp. 365–378. [En ligne] [https://www.telug.ca/siteweb/univ/fichiers/abenessa/Benessaïeh_\(2010a\).pdf](https://www.telug.ca/siteweb/univ/fichiers/abenessa/Benessaïeh_(2010a).pdf), [consulté le 15 janvier 2025].

Boussard, Valérie (dir), « Chapitre 1. Avoir un nom », « Je » de société. *Sociologie de l'identité individuelle*, Paris, Armand Colin, 2021, pp. 21–49.

Caruth, Cathy, *L'expérience inappropriable. Le trauma, le récit et l'histoire*, Paris, Hermann, 2023.

Chali, Jean-Georges, « Contes créoles et subversion du discours littéraire », *Africultures*, vol. 99-100, n°3–4, 2014, pp. 392–399.

Chivallon, Christine, « Chapitre IX. Une figure allégorique de la communauté a-centrée : le rastafarisme », dans *La diaspora noire des Amériques*, CNRS Éditions, 2004.

Chivallon, Christine, « Chapitre IX. Une figure allégorique de la communauté a-centrée : le rastafarisme », *La diaspora noire des Amériques*, CNRS Éditions, 2024.

Curtius, Anny Dominique, « Suzanne Césaire et la *Tropiques*-poétique du morne : de *Tropiques* aux patrimoines immatériels des nœuds de mémoire », *Revue de littérature comparée*, vol. 364, n°4, 2017, pp. 404–421.

Donatien-Yssa, Patricia, « L'esthétique de la blès dans la littérature caribéenne ». [En ligne] <https://africultures.com/lesthetique-de-la-bles-dans-la-litterature-caribeenne-7978/>, [consulté le 29 juillet 2025].

Donatien, Patricia, *L'exorcisme de la blès : vaincre la souffrance dans Autobiographie de ma mère de Jamaica Kincaid*, Paris, Le Manuscrit, 2006.

Fanon, Frantz, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1952.

Glissant, Edouard, *Le Discours antillais*, Paris, Gallimard, 1997.

Maisonneuve, Jean, « Le problème de la cohésion. Conformisme et déviance », dans Jean Maisonneuve (dir.), *La dynamique des groupes*, Presses Universitaires de France, 2011, pp. 24–43.

Nugier, Armelle et Peggy Chekroun (dir.), *Les influences sociales. Concepts, recherches et applications*, « Chapitre 2. Le conformisme », Paris, Dunod, 2021, pp. 33–57.

Pasqualino, Caterina, « Radical Raggea, la contestation rasta à Londres », dans *Europa y la contracultura*, 2020.

Renault, Matthieu, « Frantz Fanon et la décolonisation des savoirs. Esquisses », dans *Les Afriques dans le monde*, 2018. [En ligne] <https://elam.hypotheses.org/393>, [consulté le 29 juillet 2025].

Sol, Antoinette Marie, « Histoire(s) et Traumatisme(s): L’infanticide dans le roman féminin antillais. », dans *The French Review*, vol. 81, n° 5, 2008, pp. 967–84. [En ligne] <http://www.jstor.org/stable/25481325>, [consulté le 29 juillet 2025].

Surena, Guillaume, *Traumatisme béké, traumatisme nègre*, dans *Le Coq-héron*, Éditions Érès, 2005/2, n° 181, pp. 28-39. [En ligne] <https://shs.cairn.info/revue-le-coq-heron-2005-2-page-28?lang=fr>, [consulté le 21 juillet 2024].

Zakhyé, *Les Mornes descendants*, Paris, Editions Maïa, 2021.